

# 18 heures moins trois

Alexia Sena



COUP DE CŒUR  
de Geneviève Brisac, présidente du jury

J'ai enterré maman hier.

Il sera 18 heures dans trois minutes et je ne me précipite même pas sur mon téléphone. C'est pourtant ce que nous faisons tous depuis deux ans et l'avènement du grand virus, informatique celui-là. La bactérie numérique est apparue du jour au lendemain, se faufilant entre les profils de réseaux sociaux, sautant d'un post à l'autre, infestant GIFs et vidéos. En attendant un vaccin pour nos appareils, nous sommes confinés digitalement, et ne pouvons aller sur Internet qu'une heure par jour – de 18 à 19 heures, ici. Une heure pour rire bêtement devant des chats, lire nos mails, prendre l'apéro avec la famille, envoyer des mots d'amour, parcourir quelques sites autorisés, qui sont aussi vides que des supermarchés communistes. Pour la sécurité de tous, le port de l'antivirus est obligatoire sur tous les appareils, et il faut désinfecter sa connexion toutes les quinze minutes en s'identifiant à nouveau, sur un portail qui surveille autant qu'il protège. D'habitude, à cette heure-ci, je suis au taquet, mais aujourd'hui je m'en moque. Le reste de ma vie commence demain.

Tout remonte au premier virus, biologique celui-là, il y a dix ans. Il y a eu les premiers morts, d'abord en ville, puis chez nous

en établissement. Très vite, nous, les aides-soignantes, on a cessé de compter les morts pour compter les vies qu'on aurait pu sauver avec plus de moyens et d'humanité, moins de mépris de la direction. Nous avons alors entamé une longue apnée : à chaque palier d'indécence, un peu moins d'air dans nos poumons. Quand on nous a dit qu'on n'aurait qu'une paire de gants par jour, quand Fatima s'est vue répondre qu'elle n'avait qu'à apporter son propre gel, quand on nous a imposé de nous confiner avec les résidents, quand la première infirmière en EHPAD est décédée, à 50 kilomètres d'ici, et qu'on nous a interdit d'aller à ses obsèques...

Puis un soir, devant le JT de France 2, Alain qui s'écrie : « C'est pas le virus qui tue les gens, bordel de cons, c'est le fait qu'on n'en a plus rien à foutre les uns des autres, chacun son cul ! » Je ne veux surtout pas que vous pensiez qu'il était vulgaire, mon Alain. Au contraire, il était trop doux, mon Alain : pas assez gros muscles, grosse drague, beuveries et excès de vitesse ; plutôt émotion, bouquets de fleurs et facilités de paiement au client. Alors pour faire bonhomme aux yeux des collègues, il alignait les gros mots comme un sportif de haut niveau les médailles. J'avais sourcillé seulement par principe, mais il a ajouté : « Pas toi, Nadine, toi tu aimes les gens, envers et contre tout. Le putain de système, il te changera jamais ! » Ah bon ? Et si le système m'avait déjà changée ? Marie rirait quand je lui raconterais, des années plus tard, le mal de dos, les migraines chaque matin, le soulagement des cervicales le soir, les nausées après une toilette de résident bâclée... Elle me dirait que « le corps sait ». Au fond de moi, j'avais « lâché l'affaire », comme disent les jeunes. Et Alain, mon compagnon de cordée, venait soudain de me ramener à la surface pour une grande et salvatrice bouffée d'air.

Un soir que Maxime est venu dîner, j'ai parlé. À cette époque, j'aurais dit que « je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça », mais désormais je sais que ce sont précisément les mots que ma bouche devait expulser, délivrer, à ce moment-là. Juste après la tomme de brebis.

Le corps sait. « Avec tout ce qu'il se passe, limite, avec les collègues on va créer notre propre structure. » Le rire jovial de Maxime emplit l'appartement d'un coup, d'un seul. Ce rire de mon fils... Malgré tout ce que nous avons construit ensemble ensuite, ce rire, dix ans après, s'enfonce dans mes chairs comme un pic glacé chaque fois qu'il résonne dans ma tête.

Deux jours après, j'ai aussi parlé à Fatima et à Stéphanie. Elles n'ont pas ri. Elles m'ont fixées en silence. Puis tout s'est enchaîné. Stéphanie, Fatima, Béatrice, Oxana, Sylvie et moi. On s'est rapprochées d'associations, on a fait des dizaines de réunions dans la cuisine des unes ou des autres, on s'envoyait des SMS en salle de pause l'air de rien. Huit chambres pour commencer ? Pathologies légères ? Mixer hébergements de journée, post-hospitalisation et de long terme ? Un fonctionnement participatif ? Accueillir les enfants de la crèche d'à côté. Un potager. Nos propres logements au-dessus. Un centre de formation, pour que les petites jeunes apprennent correctement le métier. Une grande cuisine. Une salle polyvalente. Mais surtout : des effectifs, des équipements et des salaires décentes pour chacune.

En revanche, on n'avait aucune idée du coût pour les familles. On était formées à s'occuper des gens et à subir la direction, pas à se demander pourquoi les choses étaient comme elles étaient. Quand Fatima a traîné dans la cuisine son mari, comptable, il nous a posé plein de questions et on était au fond du trou.

Quand les médias se sont rappelés l'existence des femmes précaires et sacrifiées que nous sommes, un écriteau a fleuri dans la salle de pause pour nous interdire de parler à la presse. Béatrice l'Ivoirienne, vingt ans de France dont quinze ans d'EHPAD mais qui se pinçait encore régulièrement pour savoir si vraiment nous parquions nos vieux dans des mouiroirs pour pouvoir partir en vacances tranquilles, a pris peur. Après tout, elle n'avait toujours pas ses papiers. Ou une partie seulement, ou pas ceux qu'elle voulait, ou pas comme elle devrait,

bref, elle a quitté le navire. Qui lui en aurait voulu ? Mais avant de partir, elle nous a dit une chose fantastique, je la revois avec son tablier, derrière la table remplie de plantain frit : « Hé, les filles, il faut arrêter de dire qu'on va créer notre EHPAD. Qui ici a envie d'aller en EHPAD ? Ce que vous voulez faire, là, c'est pas un établissement, c'est une maison. Il faut écrire ça. » On a consciencieusement listé les raisons pour lesquelles on voulait se lancer dans ce projet fou à quelques années de la retraite : accompagner dignement les anciens, cesser de privatiser le grand âge, valoriser nos métiers, pouvoir se regarder dans la glace, nous donner à nous-mêmes quelques chances de finir mieux que ça, donner envie aux jeunes de travailler autrement, tirer une ou deux leçons de ce sacré virus.

Inventer un monde nouveau... Bon, ça, on l'a ajouté après.

On l'a ajouté quand Alain a fini par révéler à notre fils l'utopie dans laquelle je m'étais fourrée. Et il paraît qu'il n'a plus ri du tout. Du jour au lendemain, ses copains en jeans et baskets blanches (quelle idée, c'est salissant !) ont rempli nos cuisines de « business plan », « craoudfeundine », « storitelling », « média tréning », « bézlaïne », etc.

Enfin bon, je vous la fais courte : en vrai, il a fallu encore trois ans ! La Maisonnée est sortie de terre en octobre 2023. À l'inauguration, on a eu le maire, les journalistes, tout le gratin – tous à nous féliciter, mais que de la bouche, rien dans les yeux ! Alain trouvait qu'on méritait mieux, que ça manquait de fleurs. « Bougez pas, les gonzesses, je vous ramène un putain de truc, à vous border le cul de pétales pendant deux ans » (je ne sais vraiment pas où il allait chercher des grossièretés pareilles) et il est parti. Sans doute à toute allure, puisqu'il n'a pas vu la camionnette arrêtée sur la bande d'arrêt d'urgence.

J'ai continué. On a continué. Si j'avais encore été aux Églantines à cette époque, je ne sais pas ce que j'aurais fait. Je ne me suis jamais mise en arrêt maladie, pas une fois en trente-cinq ans, je n'aurais pas

commencé maintenant ! Mais peut-être, comme certaines que j'ai connues, les médicaments pour dormir, un peu plus d'alcool... Car comment j'aurais fait ce boulot méprisé et mal payé, devenu insensé et insensible, pour le soir trouver une maison vide, sans fleurs, sans jurons ? Là, il y avait la Maisonnée. Rien que pour les filles, rien que pour ces huit premières familles qui nous ont fait confiance, rien que pour les menaces de mon ancien directeur quand il a eu vent du projet, rien que pour Alain et toutes ces fleurs qu'il n'a jamais ramenées, j'ai tenu bon.

En 2025, Madame Luzac s'est éteinte. Armée de son mauvais caractère et de sa grande joie de vivre, elle avait quitté Les Églantines avec fracas pour nous rejoindre, se faisant une joie de dire ses quatre vérités à la direction. On parle de bien-vieillir, de vivre-ensemble, mais tout cela n'empêche pas la mort, toujours définitive et absurde. Nous, les aides-soignantes, mieux que personne, nous savons que notre travail est à la fois plein de sens et parfaitement ridicule. Madame Luzac avait été notre première colocataire, elle a été notre première défunte.

Or, si en 2020, c'est surtout notre folie et notre inhumanité qui ont tant tué en maison de retraite, le virus, lui, a aussi causé des dégâts, en aseptisant la mort. Ne pas toucher le corps, ne pas le voir plus de cinq minutes, ne pas s'en approcher, ne pas se prendre dans les bras pour partager sa peine, ne pas parler sans masque, ne pas écrire un mot à la famille sans son propre stylo, ne pas toucher le cercueil sans gants, ne pas bouger sans s'être désinfecté les mains. Interdits de spontanéité, les gens restaient impassibles. On se contentait d'envoyer un SMS ou, dans le meilleur des cas, de porter du noir, garder la tête baissée et couper son téléphone en attendant que ce soit fini.

Et c'était inconcevable que pour Madame Luzac aussi, les choses se passent comme ça. Les filles et moi, nous le refusions. Oui, mais pour proposer quoi ? C'est là que Sylvie s'est rappelée cette ancienne

collègue désormais installée en Suisse, « qui savait tout faire » et saurait certainement organiser des obsèques dignes. C'est là que Marie a débarqué dans nos vies. Dans ma vie.

D'autres Maisonnées ont essaimé en France, toutes sur un modèle coopératif. Pas de dividendes, mais de meilleurs salaires, des repas partagés et savoureux, le travail bien fait et la fierté retrouvée. Mais Marie est repartie en Suisse. Après deux ans et demi, elle a posé sa démission un matin, et s'est éclipsée.

Que dire ? Probablement qu'elle m'a embrassé les mains pendant trop longtemps, ce jour-là. Je ne sais plus, moi. Elle a sûrement passé de longues minutes à caresser de ses doigts mon visage, mes paupières, mes lèvres, tandis que je restais paralysée de peur et de joie. C'est comme dans les films : il faudrait verrouiller les portes, mais alors ce qui doit se passer ne se passerait pas. Trois secondes de moins, et Stéphanie n'aurait pas ouvert la porte, on n'aurait pas vu, sur son visage toujours rigolard en temps normal, ce rictus de dégoût.

Je suis restée parce que Marie était partie sans rien me dire et j'étais sonnée. Et je suis restée parce que la Maisonnée, c'était chez moi. Du moins, je le croyais. Le corps confiné, gel hydroalcoolique et masques sont devenus des réflexes, le premier ne nous incitant pas pour autant à tendre la main, les seconds nous privant de sourires. L'esprit confiné aussi, notre imagination déjà rabougrie s'est tout entière repliée dans ce refuge virtuel généreusement offert une heure par jour. Seul le cœur était encore libre, mais pas ouvert à tous, manifestement. Deux ans plus tard, les filles ne me parlent toujours pas, du moins les anciennes – les jeunes doivent être au courant mais s'en fichent. Sylvie a marié son fils, je n'étais pas invitée. Et tout le monde se connaît dans le bourg, le boulanger me regarde de travers lui aussi.

Je suis restée aussi parce que quelques mois plus tard, nous avons accueilli maman à la Maisonnée. Alzheimer avait pris ses quartiers

chez elle et, bien que nous ne communiquions plus que du bout des lèvres et du cœur, les filles ont accepté qu'elle prenne ses quartiers chez nous. Dans les faits, maman a rapidement disparu et laissé la place à une certaine « Madame Triblay », le personnage souvent ignoble et parfois adorable qu'avait créé sa maladie. Madame Triblay parlait de temps en temps de sa fille qui ne venait jamais la voir.

Il y a quelques jours, la veille de son AVC, elle m'a dit : « Mon petit, vous m'aurez bien aidée, maintenant il est temps de vivre votre vie ! » Le lendemain, l'idée m'a emplié que c'était bien maman qui avait senti ma tristesse et m'avait parlé, échappant pendant une fraction de seconde à la vigilance de Madame Triblay mais préférant, par pudeur peut-être, garder son déguisement. Peu importe : j'ai accompagné l'une jusqu'au bout, puis j'ai suivi le conseil de l'autre, j'ai écrit à Marie. Demain à 18 heures moins trois, je serai en Suisse.